

Emmanuel Pernoud, Paradis ordinaires. L'artiste au jardin public, Les presses du réel – Dedalus, 2013, 272 p. (Jean Lorcin)

31 août 2013

Par [traversier](#)

Quoi de plus « ordinaire » que le jardin public, ce paradis artificiel, création du baron Haussmann, ce bourreau de travail si soucieux des loisirs des Parisiens qu'il compte ainsi les faire échapper au désordre urbain en les mettant en cage, à l'instar des fauves auxquels ils viennent rendre visite? Napoléon III, qui avait connu l'Angleterre, a pu être impressionné par le spectacle des squares londoniens. C'est l'illustration de l'accession au pouvoir politique de la classe de loisir dont l'Américain Thorstein Veblen, dans sa *Théorie de la classe de loisir*, a noté en 1899 le goût pour la « futilité honorable »[\[1\]](#).

Emmanuel Pernoud, professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, a voulu capter le regard des artistes sur ce lieu neutre, où l'on se croise sans se connaître, mais où tout est possible. Tout comme le banc public, le square est en effet propre à tous les usages, de la promenade au lupanar. Les allées du jardin du Luxembourg ont pu tout aussi bien être le théâtre des fusillades de la Commune[\[2\]](#) que d'innocents jeux de football, en butte, eux, aux interdits des paisibles sénateurs, soucieux de la sécurité des bonnes d'enfants[\[3\]](#). L'auteur a illustré cette neutralité du lieu, où tout est possible, par la vision, empruntée à l'auteur de science fiction Philip K. Dick, de ce général japonais, témoin d'une autre issue de la Seconde Guerre mondiale, que l'Amérique aurait perdue, oublié sur le banc d'un square californien[\[4\]](#).

L'auteur s'est employé à rendre compte non tant de l'évolution du style, des effets purement formels, jeux de lumière, coloris, de Manet[5] à Hopper[6], qu'Emmanuel Pernoud a contribué à faire connaître au public français[7], que du traitement du sujet, aussi bien photographique que pictural. L'exemple type de cette démarche est peut-être le traitement réservé au sujet de la *Grande Jatte* de Seurat[8]. L'auteur ne s'y intéresse pas tant au pointillisme, chant du cygne de l'impressionnisme, qu'à l'utilisation de l'espace par les personnages, leurs rapports respectifs qui illustrent une diversité sociale d'où se dégage l'impression d'ennui accablant de la promenade du dimanche. Le jardin est en effet le lieu d'une sociabilité tant vécue que rêvée, une image de la société que l'on retrouve par exemple dans le spectacle de l'alignement des nourrices sur les terrasses du jardin du Luxembourg.

Cette étude de l'évolution d'une symbolique du jardin public, comme des aspects sociaux qu'elle révèle, est originale et construite avec rigueur. On peut regretter seulement que les nécessités éditoriales aient réduit l'illustration de cette étude de cas de l'évolution des rapports entre l'artiste et le sujet.

Jean Lorcin

[1] Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, New York, Macmillan, p. 49.

[2] Fig. 12. « Souvenirs de la Commune – Une exécution dans le jardin du Luxembourg » dans *L'Univers illustré*, 14 octobre 1871, (p. 85).

[3] *Ibidem*, p. 115-116.

[4] Philip K. Dick, *Le Maître du Haut Château*, trad. de l'américain par Jacques Parsons, Paris, éditions J'ai lu, 1970 (1^{re} éd. 1962), p. 279.

[5] Edouard Manet, *La Musique aux Tuileries*, 1862, (p. 158).

[6] Fig. 38. Edward Hopper, *Shakespeare at Dusk*, 1935, (p. 215).

[7] Emmanuel Pernoud, *Hopper : peindre l'attente*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2012.

[8] Fig. 33. Georges Seurat, *Un dimanche d'été à l'île de la Grande Jatte*, 1884-1886 (p. 167).